

Avec toute l'insouciance du pessimiste

GIACOMO LEOPARDI

La correspondance de l'écrivain italien compte plus de mille lettres.

« SI J'ÉCHAPPE au choléra, et dès que ma santé me le permettra, je ferai l'impossible pour vous revoir (...) car je dois me hâter, désormais persuadé par les faits de ce que j'ai toujours prévu, c'est-à-dire que le terme que Dieu a fixé à ma vie n'est pas très loin. » Quand il écrit ces lignes à son père, le 27 mai 1837, Giacomo Leopardi n'a plus que quelques jours à vivre. Celui qu'on présente souvent comme le grand poète du pessimisme, un Schopenhauer italien, semble enfin sur le point de trouver le repos moral. Il n'est

plus poursuivi par cette haine féroce pour son petit univers de Recanati. Il est à Naples, où il écrit certains de ses plus célèbres poèmes (*Le Genêt*, *Le Coucher de la lune*) quand, hélas, une épidémie de choléra se déclare. Leopardi n'en réchappera pas.

Sa *Correspondance*, une des plus riches de la littérature italienne avec celle du Tasse et de Foscolo, compte plus de mille lettres, touchant à des domaines aussi divers que l'autobiographie, des réflexions sur l'art, la poésie, la famille, l'amitié, l'amour, etc., tous les thèmes chers à Leopardi. Il use d'une langue familière, très différente de celle des *Petites œuvres morales* (elles aussi traduites en français), et c'est peut-

être l'une de ses œuvres qui permet de mieux saisir son esprit, ses espoirs, la réalité ambiguë de son rapport conflictuel avec le comte Monaldo, son père, ainsi que ses correspondants intellectuels. Certains comptent parmi les meilleurs esprits du temps, comme Pietro Giordani, fin lettré pour qui Leopardi devait traduire l'*Enéide*, ou les « amis de Toscane », dont le fameux Vieusseux (celui du cabinet). C'est d'ailleurs chez Vieusseux que Leopardi rencontrera Manzoni et Stendhal.

Il faut saluer l'initiative des éditions Allia qui publient – ce qui est une première – cette magnifique correspondance de Leopardi. En dehors de l'Italie, il n'existe aucune autre traduction de cette

gigantesque production. Avec ce texte, l'éditeur achève la publication de toutes les œuvres en prose du grand poète italien, qu'il avait entamée courageusement en 1991 (sans aide publique) et dont la traduction du monumental *Zibaldone* avait été voilà quelques années un véritable événement. Leopardi, la grande figure de la littérature italienne avec Dante, peut ainsi être parfaitement connu du public français. Après le philosophe du *Zibaldone*, la correspondance permettra de retrouver un poète certes sensible, souvent chaleureux et sincère, mais aussi fort drôle, très loin de l'image désespérée et souffrante de l'auteur des *Canti*. Il conseille ainsi à son ami Gior-

dani, tombé dans une crise de mélancolie, de relire Démocrite et de s'inspirer de l'insouciance des Grecs.

Moderne ayant conscience de l'angoisse et des limites des Modernes, ayant dans sa chair été capable d'entrevoir les impasses du progrès, il perçoit, mieux que d'autres, la formidable potentialité barbare de son temps. Rejetant le monde ancien incarné par sa famille, notamment son père, il rappelle en même temps que le mouvement du monde n'est pas, comme on le croit trop souvent, marqué par la victoire de la civilisation. Car les Anciens étaient très supérieurs à nous en matière de morale, de métaphysique et de politique. Et s'il est pessimiste,

c'est parce qu'il sait que l'ère de MM. Baring et Rotschild n'aimant rien tant que le savoir technique, ira jusqu'à en oublier les savoirs essentiels. À lire d'urgence avant que la « professionnalisation » des études ne nous fasse même oublier jusqu'à l'existence d'une telle richesse intellectuelle.

JACQUES DE SAINT VICTOR

Lire aussi : Petites œuvres morales, Allia, 2007, 15 €.

Correspondance générale

de Giacomo Leopardi
traduit de l'italien
par Monique Baccelli
Allia, 2 318 p., 50 €.